

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—8
MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); L'ABBAYE DE CARROW; Théâtre : AVENTURES TRAGIQUES D'UN SINGE ET D'UN FERROQUET, par Laurent; L'aumône.

ABONNEMENTS :
Un an.....\$1.50 c.
Six mois..... 75
Quatre mois..... 50
Deux mois..... 25
Strictement payables d'avance.



Nel qui prit sur lui d'ordonner quelques préparatifs de défense. (Page 214 col. 2.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

[Voir à partir du n° 1]

—Ah ! je l'espère bien.
—Mais il s'agit de la vie d'un autre.
—De la vie d'un autre !

—Oui, dans une messe... il y a un sacrifice.
—Le pain et le vin, qui symbolisent le sang et le corps de Jésus-Christ.
—Eh bien ! dans les messe noires, pas de symbole... la réalité.
—Il faut immoler un agneau ?
—Oui... un pauvre petit agneau... un petit enfant.
—Un petit enfant ! s'écria Lettellier qui malgré l'infamie de son caractère ne put s'empêcher de tressaillir.
—Oui, un jeune innocent. On met son cœur, palpitant, et on verse son sang tout chaud dans le calice, au moment de la consécration.

un enfant l'écrit la Letellier.

— Oh ! par ses temps de misère et de famine, fit un épouvantable sang-froid l'horrible mégère, il y a tant de pauvres familles qui ne demanderaient pas un eux de se débarrasser, à un bon prix d'une bouche inutile.

— Oui... mais si on venait à savoir...

— N'ayez aucune crainte

— Tu t'en chargerais ?

— Ne fût-ce que pour réparer mon échec et me le faire pardonner.

— Alors fais pour le mieux... mais s'il arrivait malheur, je me lave les mains.

— Bon je me charge de tout ; ce ne sera pas la première fois que je me serai emparée d'un poupon. Mais ce n'est pas tout.

— Quoi il y a quelque chose encore ?

— Mlle Zélida est une femme de chambre, jeune, jolie et bien mise.

— Eh bien ?

— Elle coupera adroitement, en coiffant sa maîtresse, une mèche de cheveux de la cruelle. Vous savez que cette petite nous est toute dévouée. Elle viendra, munie de ce charme, s'offrir à la place de Zélida.

Letellier eut un moment d'hésitation.

Mais emporté par la fureur de sa passion :

— Va, dit-il à dame Gertrude. Mais songe bien que si vous réussissez pas, je vous livre, toi et ton complice, au bourreau et je vous fais brûler comme sorciers.

— Nous réussirons, monseigneur, nous réussirons. L'abbé Saint-Côme fera agir pour cela toutes les puissances divines et infernales.

Et faisant une révérence accompagnée d'un hideux sourire de triomphe, elle laissa le receveur général de la gabelle plein de perplexité, le cœur inondé d'espoir, mais l'esprit épouvanté, tout l'être enfin agité par les sentiments les plus violents et les plus opposés.

CHAPITRE XLIV

Lerapt.

Dame Gertrude était allée rendre compte à l'abbé Saint-Côme du résultat de son entretien avec Letellier de Tourneville.

— Il faut maintenant un jeune enfant.

— Ça, c'est le plus difficile.

— Bah ! il y a tant de misère dans Rouen.

— C'est ce que j'ai dit à monsieur Letellier ; et j'ai eu tort, car j'aurais dû objecter de grandes difficultés, pour lui arracher une bonne somme. C'est que, voyez-vous nous jouons cette fois notre va-tout ; si nous échouons, nous pouvons dire adieu pour toujours aux largesses du maître. Il faut donc se dépêcher de faire son magot. Que la Zélida cède ou qu'elle refuse, ne croyez-vous pas qu'il est nécessaire d'être à l'abri de tout besoin ?

— Je le crois comme vous, quoique je sois sûr du succès. Mais vous avez une occasion de faire arriver largement dans nos mains l'or de M. le receveur général de la gabelle. Dites qui ne veut céder que contre une somme très considérable. — Ça, ça fait nous avons besoin.

— Demandez deux mille pistoles ; vous n'en remettrez pas le quart aux parents du petit.

— Je n'en remettrai même rien du tout, dit la Gertrude, de qui espérait bien avoir pour rien l'innocente créature destinée à périr sous le couteau.

— Allez du côté de la paroisse Saint-Hilaire, reprit le prêtre ; il y a là, entassés dans des bouges, une foule de malheureux : ces gens-là ont beaucoup d'enfants.

— Faut-il une fille ou un garçon ?

— Oh ! peu importe le sexe.

— Je reviendrai ce soir, à la nuit tombante ; je passerai par la petite porte secrète du fond du jardin. Il ne faut pas que l'on me voit rentrer à l'hôtel avec l'enfant.

— C'est bon j'irai moi même vous ouvrir. Vous frapperez trois coups un peu espacés.

— A ce soir !... Et à quand la cérémonie ?

— Nous fixerons le jour, ou plutôt la nuit, dès que vous aurez réussi.

Les deux complices se séparèrent.

Dame Gertrude sortit de l'hôtel et descendit la rue de la Prison.

Elle n'avait pas fait vingt pas, qu'elle entendit un grand murmure de voix, mêlé au piétinement sonore d'une foule en marche.

Elle s'arrêta indécise, se demandant si elle devait avancer ou prendre une autre direction.

Cette hideuse proxénète était connue dans Rouen ; on n'ignorait pas le honteux métier qu'elle faisait, et plus d'une fois l'indignation des passants l'avait poursuivie dans la rue.

Elle pouvait redouter la rencontre d'une foule surexcitée. Jusqu'à ce jour, la toute-puissante protection du receveur général de la gabelle l'avait mise à l'abri des vengeances des Rouennais. Mais elle savait que les esprits étaient très montés en ce moment, et que ses relations avec M. Letellier de Tourneville étaient pour elle plutôt une cause de danger qu'un appui.

Mais la curiosité l'emporta sur la prudence.

Elle se jeta du reste sous un auvent, pour voir passer, sans être trop remarquée, le flot populaire dont elle entendait le grondement.

Tout à coup, un cortège étrange déboucha d'une voie adjacente, dans la rue de la Prison.

Le lecteur se rappelle que nous sommes revenus de quelques jours en arrière.

Ce qui arrivait en ce moment, excitant les rumeurs des passants et soulevant un grand concours de peuple, n'était la foule lamentable des nombreux prisonniers que les soldats du major de Vieupont ramenaient de la forêt de Malauney ; femmes, enfants, vieillards.

Marie-Jeanne, l'épouse infortunée de Du Cantel, marchait en tête du groupe, portant entre ses bras défaillants sa petite Jeannette et traînant, accroché à ses jupe, le pauvre Petit-Pierre.

Marie-Jeanne était accablée de fatigue et de besoin. Elle avait mille peines à avancer ; à chaque instant elle paraissait épuisée de faiblesse, n'ayant de force que pour serrer convulsivement entre ses bras sa malheureuse Jeannette.

Le cortège passa ainsi devant dame Gertrude.

Celle-ci vit la situation de Marie-Jeanne, et une idée infernale lui passa dans le cerveau.

Elle se mêla adroitement à la foule, se faufila parmi les soldats, arriva ainsi près de l'infortunée mère de Jeannette et parut vouloir la soutenir et la soulager.

En arrivant près de la prison, il y eut une poussée. Dans ce moment de trouble et de tumulte, la voleuse d'enfant enleva adroitement la petite Jeannette des bras de Marie-Jeanne qui était à moitié évanouie et qui avait à peine conscience de ce qui se passait.

Puis elle se coula dans la foule et s'enfuit, emportant sa proie.

Particularité singulière, le petit Pierre, courant après elle, la rejoignit et s'accrocha à sa robe.

Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda brutalement la mégère.

— Je veux aller avec Jeannette.

— Veux-tu bien t'en aller !

— Je veux aller avec Jeannette.

La Gertrude eut un éclair sinistre dans les yeux : elle aurait étranglé le pauvre petit, si la rue avait été déserte.

Mais regardant autour d'elle, elle vit aux fenêtres et dans la rue des regards curieux qui la gênaient.

— Eh bien ! viens, mon petit, fit-elle d'une voix douce-reuse ; viens avec ta sœur, puisque tu ne veux pas la quitter.

XLV

Les autres petits enfants.

Ainsi qu'elle l'avait dit à l'abbé Saint-Côme, dame Gertrude pénétra dans le jardin de l'hôtel Letellier par la petite porte secrète. La nuit tombait ; l'ombre était déjà épaisse sous les allées et offrit un abri contre les regards curieux.

La voleuse d'enfants suivit, en amortissant le bruit de ses pas, un sentier couvert, ombragé de tilleuls, et se dirigea vers le pavillon habité par son complice.

En ce moment la petite Jeannette, qu'un long jeûne avait éveillée, se mit à pousser des cris perçants.

La mégère s'arrêta effarée.

— Malédiction ! murmura-t-elle. Le voilà qui pleure ! Elle va attirer l'attention des gens de l'hôtel. Veux-tu bien te taire, sale enfant !... Que je suis bête !... comme si un poupon de quelques jours pouvait m'entendre ! Eh bien ! mignonne, reprit-elle de sa voix cafarde, qu'est-ce que nous avons ? Fais dodo ! Allons, bien vite.

Et s'étant arrêté, elle se mit à berger l'enfant.

— Fille du diable ! grinçait-elle entre ses dents, tu es heureuse que nous avons besoin de toi... sans cela, comme je t'étranglerais volontiers !

Puis adoucissant sa voix :

— Dors vite, ma douce chérie ! dors vite... quand nous serons arrivés, tu auras du lait, du bon lait, du bon lolo !

Et comme les cris continuaient, elle berçait l'enfant entre ses bras, mais d'un mouvement saccadé et irrité, qui était loin de calmer la pauvre petite.

— Vous faites du mal à Jeannette ! se mit à dire en pleurant Petit-Pierre.

Lui aussi ! fit la vieille rieuse. Veux-tu te taire, petit scélérat !

Et elle se mit imprudemment à rudoyer le petit garçon qui poussa des cris stridents.

Ah ! petit misérable s'écria la mégère exaspérée, tu vas faire tout manquer. Eh bien, attends... Je vais te faire taire.

Elle déposa la petite Jeannette au pied d'un arbre, sur la mousse, et elle se disposa à se jeter sur le petit garçon.

Mais celui-ci avait pu voir le regard terrible que lui avait lancé la voleuse d'enfant, et l'expression de hideuse férocité répandue sur ses traits.

Il se mit à courir en appelant au secours.

— Exécrable enfant ! fit la vieille qui s'arrêta net, effarée, livide. Il va tout faire découvrir.

Les jardins de l'hôtel Letellier étaient très vastes, c'est à tort que Dame Gertrude s'affrayait, car les cris de Petit-Pierre ne pouvaient pas être entendus, étouffés d'ailleurs qu'ils étaient par la feuille épaisse de l'allée couverte où ils se trouvaient.

Toutefois, une lumière brillait non loin de là, à travers les arbres.

Petit-Pierre affolé se dirigea vers ce point lumineux comme vers le salut.

Il arriva devant un perron de trois marches, donnant accès à un assez large pavillon.

La porte du bâtiment n'était ouverte.

Sur le seuil un homme était assis.

Dans le pénombre, l'enfant reconnut le prêtre.

Il se crut sauvé !

D'un bond il fut auprès du ministre de Dieu précipitant dans ses bras :

— Au secours ! monsieur le curé ! lamentait-il de sa petite voix effrayée, protégez-moi !

C'était l'abbé Saint-Côme qui se pencha vers lui.

Celui-ci, un peu surpris, jeta les yeux sur le petit garçon.

— Diable ! fit-il, si c'est là, bien sûr que ma promise dame Gertrude, ce n'est pas un nourrisson. Mais hast ! il fera tout de même l'affaire.

En ce moment apparut la vieille complice de l'abbé, portant dans ses bras la petite Jeannette qu'elle avait reprise au pied de l'arbre.

— Deux enfants exclama le prêtre au comble de l'étonnement.

— Oh ! celui-ci est un embarras momentané, dit l'horrible mégère.

— Sauvez-moi ! monsieur le curé ! implora Petit-Pierre tremblant de tout son corps à la vue de Gertrude.

— Pourquoi avez-vous effrayé cet enfant ? fit l'abbé d'un ton paternel. Calme-toi, mon mignon, ça ne veut te faire aucun mal. Dieu ! la joie enfant, fit-il en regardant la petite fille que lui montrait sa complice.

— C'est Jeannette... C'est ma sœur vous ne lui faites aucun mal aussi ! implora le pauvre enfant.

— Mais au contraire ! s'écria l'abbé ; nous lui donnerons toutes sortes de soins... Nous la dorloterons... Nous l'aimerons bien.

—Elle pleurait de faim tout à l'heure, fit, remarquer l'enfant.

—Vite, bonne Gertrude, vite ! faites chauffer du lait pour cette petite Jeannette... C'est Jeannette qu'elle se nomme, n'est-ce pas?... Vous trouverez dans ma chambre un pot de crème qu'on m'apporte tous les soirs... Il est tout sucré et peut-être encore chaud... Et toi, mon petit, comment t'appelles-tu ?

—Pierre, monsieur le curé.

—Pierre ?

—Oui, Pierre Thibault... Je suis du côté de Malaunay ; ma pauvre grand'mère est là-bas..... pendue à un arbre..... C'est des braves gens qui m'ont recueilli..... Mine Du Cantel..... la mère à la Jeannette..... mais les soldats sont venus..... On nous a tous emmenés à la prison de la ville.

L'enfant dit cela tout d'un trait, de sa voix douce et triste, cherchant sans doute instinctivement ou peut-être guidé par sa petite raison, prématurément développée, à émouvoir et à intéresser le prêtre.

Pauvres petits, en quelles mains infâmes tous deux étaient tombés !

Cependant, l'abbé et la vieille, étaient entrés avec les enfants dans le pavillon dont la porte avait été aussitôt verrouillée avec soin. Une double fermeture capitonnée avait été poussée, de sorte que les bruits intérieurs n'arrivaient pas au dehors.

Cette précaution était prise dans un but multiple.

Nos personnages pénétrèrent d'abord dans une antichambre sévère, puis dans un salon d'une rigide austérité. Des meubles de chêne, recouverts d'une étoffe brodée par des mains pieuses ; au mur, sur une tapisserie de Bergame, étaient accrochées des peintures de sainteté.

Mais dans un des angles de cette vaste pièce sombre et sévère, un bouton poussé faisant tourner sur lui-même un tableau représentant une descente de croix, et découvrait un étroit couloir. Au fond de ce couloir, une double portière cachait l'entrée d'un boudoir d'un luxe inouï.

Un épais tapis s'étendait sur le parquet de cet asile du plaisir, des divans moelleux, bas, comme les sièges orientaux, recouverts d'une riche étoffe aux dessins voluptueux, régnaient autour de cette pièce où n'arrivait qu'un jour tamisé par des vitraux peints, mais dont les peintures représentaient tout autre chose que des saints ou des madones.

C'est dans ce lieu secret que l'abbé conduisit la Gertrude et les enfants.

—Il faut que vous demeuriez ici... jusqu'à l'opération, dit le prêtre à sa complice. Je vais vous chercher ce qu'il faut pour calmer ce nourrisson ; il est nécessaire qu'il soit plein de vie et de santé... pour le... saint sacrifice. Quant à toi petit... viens avec moi, mon mignon, ajouta-t-il en prenant l'enfant par la main, tu dois avoir faim. Viens manger, pendant qu'on fera boire ta petite Jeannette.

Et comme Petit-Pierre, peut-être mis en défiance par un secret instinct, hésitait, plein de crainte :

—Viens, te dis-je ; tu vas revenir auprès de la petite Alle, dès que tu auras soupe.

On sait que souper, à cette époque, désignait le repas que nous appelons dîner.

Petit-Pierre était trop jeune pour deviner ce qu'il y avait de faux dans la voix douce et dans le regard cafard de l'abbé Saint-Côme.

Il le suivit donc, poussé d'ailleurs par une faim ardente qui depuis longtemps lui dévorait les entrailles, car le pauvre enfant n'avait mangé dans la journée qu'un morceau de pain.

Mais, emporté par cette immense affection qui s'était tout à coup emparée de son cœur pour sa Jeannette, il lâcha la main du prêtre, et alla couvrir de baisers les joues pâlies de la petite fille qui sembla lui sourire.

Et il suivit l'abbé Saint-Côme, en essayant une larme, comme s'il pressentait un malheur.

CHAPITRE

Philippette.

Ce prénom de Philippette, assez connu autrefois, a été porté par des baronnes, des comtesses, des princesses ; il est démodé aujourd'hui, et on lui préfère l'appellation de Philippine, qui tend aussi à disparaître et qui n'est guère conservé, par les jeunes gens, que pour désigner un jeu de surprise et de discrétion, lorsqu'on a la chance de trouver un double pulpe dans la coque d'un amande.

La jolie servante de Zélida était fière, elle, de son prénom qui lui avait été donné par son parrain, un certain Philippe de Thouars. Philippette qui se vantait de cet illustre parrainage, ne disait pas dans quelles circonstances il s'était produit.

Une petite fille abandonnée fut un matin trouvée sur les marches de l'église Saint-Hilaire. Le vieux baron Philippe de Thouars, qui croyait racheter une longue vie de turpitudes et de débauches en se rendant tous les matins à la messe crut ajouter à ses mérites tardifs devant Dieu, en s'intéressant à l'enfant, à qui il donna ce prénom de Philippette, qui peut paraître bizarre aujourd'hui.

La fillette, élevée d'abord dans un couvent aux frais du vieux baron, se trouva tout à coup sans protection par la mort subite de ce dernier qui avait oublié de la porter sur son acte testamentaire.

Mais elle avait seize ans, peu de dispositions pour le cloître, très précoce pour les intrigues et le libertinage.

Elle disparut un jour du couvent, chercha fortune en essayant de faire argent de ses charmes égrillards, mais ne trouva que la déception. Une place de femme de chambre lui fut offerte chez Zélida qui la nippa de ses vieilles robes Jolie, avec une mine chiffonnée. pas mal faite du tout, elle essaya ses ceillades sur le petit marquis de Beaulieu. Zélida fut ensuite à s'en apercevoir. Mais comme elle était aussi bonne que belle et qu'elle était sûre de son empire, elle se contenta d'administrer une paire de gifles bien retentissantes, sur les joues de la soubrette qui en gardèrent l'empreinte toute une journée.

—Pour te prouver que je n'ai pas peur de toi, je te garde, lui dit Zélida après cette correction.

Philippette resta ; et chose qui prouve bien que le

cœur des femmes à des mystères insondables, elle se prit d'une réelle affection pour Zélida et d'une véritable haine pour Gaston de Beaulieu qui n'avait su ni la remarquer, ni la défendre.

Voilà comment la soubrette, aussi dévouée que perverse, protégeait non pas gratuitement, il est vrai, les nombreux et riches rivaux de l'amant de Zélida.

Le soir même où dame Gertrude avait volé la fille de Du Cantel et Petit-Pierre, cette horrible vieille était venue voir la jeune servante, à qui elle avait déjà exposé les plans de l'abbé Saint-Côme, sans lui révéler toutefois le côté criminel du sortilège qu'il préparait.

On espérait même cacher à la complaisante Philippette l'horrible particularité de l'égorgeant d'un enfant, en accomplissant cet assassinat dans une pièce voisine, si la jeune fille montrait quelques scrupules.

C'est vers dix heures que la complice de l'abbé Saint-Côme se présenta à l'hôtel de Zélida.

Philippette vint la recevoir en toute hâte; mais aux premiers mots de la Gertrude, elle lui objecta que toute sa nuit était prise, attendu que contre toute attente, le marquis de Beaulieu avait quitté son poste et était venu souper chez sa maîtresse.

Gertrude fit miroiter aux yeux de Philippette dix belles doubles pistoles, simple avant-garde d'une foule d'autres, Mais la soubrette, malgré ses appétits d'argent, fit comprendre à la vieille que, abandonner l'hôtel en ce moment, c'était s'exposer à se faire chasser, et que si elle perdait sa place auprès de Zélida, elle ne pourrait plus servir les intérêts du receveur général des gabelles.

—C'est qu'il est bien amoureux ce cher homme ! fit la vieille.

—Oh ! il est trop pressé. Il doit comprendre qu'il y a quelquefois des impossibilités.

—Mais que faire pour lui donner de la patience ? Il brûle ma chère ; il grille, il dessèche. Si je retourne lui dire tout brutalement que l'affaire est ajournée à demain il est capable d'avoir un accès de rage et de nous chasser tous.

—Je cherche ce qui pourrait le calmer, dit Philippette en réfléchissant.

—Ah ! s'il avait seulement un mot, une toute petite chose de cette impitoyable Zélida.

—Tiens ! c'est une idée, ça.

—Quoi ! vous croyez qu'elle consentirait...

—Elle ! Mais au premier mot que je lui en ouvrirais, elle me montrerait la porte.

—Mais alors.....

—Attendez donc, je me connais un peu, en amoureux, j'en ai vu venir ici qui se jetaient comme des fous sur un gant, sur une pantoufle, sur un fichu de ma maîtresse et les baisaient avec délire. Je me suis même fait d'assez beaux revenus en vendant quelques-unes de ces reliques d'amour — ils appelaient ça des reliques d'amour ! — à des fous ivres de passion. Si je vous remettais quelque vieille nippa de ce pauvre M. Letellier. Mais il ne faudra pas la lui donner pour rien.

—Naturellement. Mais il faudrait que ce fût un objet personnel, intime, qui gardât l'empreinte et le parfum de cette cruelle,

—Un bracelet.

—Il se dirait qu'un autre le lui a donné.

—Un bas qui aurait moulé sa belle jambe.

Ce serait ridicule.

• —Un de ces noirs assassins détaché de sa joue...

C'est trop petit... une mèche de cheveux, ou sa miniature... Oh ! son portrait ! c'est cela qui le rendrait heureux.

—C'est bien difficile ; sa miniature ne quitte jamais son boudoir où M. Gaston aime à la contempler.

—Son écriture alors ! quelques lignes d'elle.

—Oh ! non... Elle ne sais pas écrire. C'est moi qui lui fais ses lettres.

—Tâche d'avoir le petit portrait... c'est ça qui vaudrait de l'or.

—Bien ! attendez-moi là ; je vais tâcher de le décrocher.

Un quart d'heure après, Philippette revenait avec un petit cadre d'or, finement travaillé, dans lequel se trouvait la délicieuse peinture de Zélida, délicat chef-d'œuvre de Vouet.

—Dieu de Dieu ! Qu'elle est jolie tout de même, cette fille ! exclama la Gertrude. Va-t-il être heureux, le cher homme ! Pourvu qu'il n'en meure pas de saisissement.

—Il faudra me le rapporter...

—A moins qu'il ne fonde au feu de ses baisers.

—Vous savez ! il faut que le vieux ne le saisisse pas.

—Tais-toi donc, ma mignonne ! Va ! ta fortune est faite.

Et elle s'élança dans la rue.

Mais elle s'arrêta tout à coup, saisie d'étonnement et d'effroi.

Elle venait d'entendre le tocsin sonner à la tour de la grosse-Horloge.

Le lecteur doit se rappeler et nous le répétons, que nous sommes revenus de deux jours sur nos pas et que nous avons ramené notre récit au moment où l'insurrection était à la veille d'éclater à Rouen, fomenté par les hommes de Du Cantel.

La vieille Gertrude regarda autour d'elle avec effarement.

Elle sentait bien que tout soulèvement menaçait les receveurs des gabelles ; que Letellier de Tourville était le plus exposé aux fureurs de la foule.

Elle se remit pourtant en songeant qu'il y avait à Rouen une bonne garnison, que les soldats ne feraient qu'une bouchée de ces bourgeois criards et bravaches, et qu'il y aurait ensuite grande liesse à l'hôtel de la recette générale.

Mais ne voulant pas tomber dans quelque troupe de révoltés, elle prit par le plus court s'engagea dans des ruelles et arriva bientôt chez son maître où elle donna l'alarme.

Avant de se présenter chez Letellier de Tourneville elle crut devoir conférer avec son complice l'abbé Saint-Côme.

Elle lui raconta son entrevue avec Philippette et lui fit part de ses craintes, relativement à l'insurrection qui se préparait.

—Ces bougeois, fit l'abbé, vont nous faire manquer cette superbe affaire, car la nuit prochaine il sera trop tard.

— Ne pourrait-on pas faire ça en plein jour ?

— Peut-être...

— Dans une chambre obscure. Enorcelez vite la Zélida.... que Letellier nous paie, et qu'on le lapide après si l'on veut, pendant que nous filerons.

— Mais puisque Philippette n'est pas libre....

— Le tocsin qui sonne va forcer le jeune marquis de Beaulieu, qui est officier, à regagner son corps en toute hâte. Dans ce moment de trouble, la petite servante pourra s'échapper, sous prétexte d'aller aux informations.

— Vous avez raison ; je monte chez le receveur général ; retournez vite chez Zélida. Mais croyez-vous qu'en présence de ce qui se passe, notre maître veuille s'occuper de cette affaire ?

— Lui ! Il est fou ! fou à lier. L'univers croulerait qu'il ne l'entendrait pas tomber, s'il s'agissait de posséder sa belle Zélida.

CHAPITRE XLVII

Le portrait

L'hôtel de la recette générale des gabelles était gardé par un détachement du régiment de Picardie et par une nuée d'agents fiscaux :

Construit tout entier en pierres de taille, la façade lourde, percée d'étroites fenêtres grillées, il offrait intérieurement l'aspect d'une forteresse. Une porte ogivale, flanquée de chaque côté de deux petites fermetures ; l'une en chêne constellée de gros clous à tête diamantée et traversée de massives ferrures ; la seconde était une épaisse grille à barreaux serrés, derrière laquelle était logé le poste de garde.

Deux sentinelles se trouvaient en dehors du battant de chêne. Entre celui-ci et la grille se tenait constamment un porte-clefs, bien armé, et qui ne laissait pénétrer dans l'intérieur que les commis et le personnel de l'hôtel. Quant aux inconnus ou aux étrangers, ils devaient être munis d'une lettre d'admission ou répondre à un mot d'ordre.

C'est qu'il y avait des millions dans cet sombre construction, représentant le produit des impôts. C'est-à-dire la sueur, les larmes, le sang du peuple, car on connaît les exactions dont le bourgeois et le manant, seuls taillables à volonté et à merci, étaient victimes à cette époque ; les taxes fiscales se multipliaient chaque jour et étaient imposées à la population sous les formes les plus brutales, les plus tyranniques, les vexations les plus cruelles.

Le bruit du tocsin, semant tout à coup à la peur de la Grosses-Hérbes, avait d'abord jeté un certain émoi dans les bureaux de la recette générale, parmi les agents et même parmi les soldats.

Le nommé principal, un certain chevalier de Villandry, se précipita, assez effaré, dans les appartements du receveur général, Letellier de Thurneville. Mais c'est en vain qu'il insista auprès du valet de chambre du maître ; Letellier avait en ce moment bien d'autres préoccupations que de répondre à l'affolement d'un employé. Le tocsin ! Il ne l'avait même pas entendu ! Tout

intérêt disparaissait devant sa passion absolue, absorbante. Il était atteint d'une sorte de folie amoureuse qui lui mettait dans les sens des désirs de flamme, une effervescence terrible, car le cœur n'était pour rien dans cette soif brûlante de posséder Zélida.

Villandry se rendit alors auprès de l'officier qui commandait la garde et prit sur lui-même d'ordonner les quelques préparatifs de défense. Il envoya demander du renfort au gouverneur militaire ; il prévint seulement le poste de se tenir sous les armes, fit mettre deux hommes et observation dans les petites tourelles qui surplombaient la rue, fit charger les mousquets et les arquebuses qui se trouvaient à l'hôtel, enfin distribua des armes à tous les commis et à toute la domesticité.

C'est en ce moment que dame Gertrude pénétra dans l'hôtel par la petite porte, issue qui lui était familière. Après sa courte conversation avec l'abbé qu'elle invita à tout préparer, elle gagna les appartements du receveur général avant de retourner chez Philippette.

Elle fut tout de suite admise auprès du malheureux qui desséchait à vue d'œil.

— Et bien ! demanda Letellier avec avidité, est-ce pour aujourd'hui ?

— Avant deux heures Philippette...

Deux heures ! mais c'est un siècle ! interrompit violemment l'amoureux. Et puis, toujours des remises ! J'en ai assez !... vous me faites mourir de rage, toi et ton exécrable abbé !

— Monseigneur ! si vous saviez ce que je vous apporte, vous me sauteriez au cou !

Te sauter au cou, dégoûtante horreur ! Mais j'aimerais mieux baiser la face d'un lépreux.

Le sire Letellier employa un autre mot que celui que un mot qui touche de près à celui de Cambroune.

— Oh ! monseigneur, murmura l'horrible Gertrude, vous n'êtes pas aimable pour une femme qui tient votre bonheur entre ses mains.

— Des menaces, je crois ! fit Letellier avec hauteur.

— Oh ! vous ne comprenez pas. Je veux vous dire que j'ai la entre les mains, entre le doigts, un objet. Ah ! si je vous le montrais... vous en mourriez de joie.

— Qu'est-ce donc ? fit ardemment l'amoureux de Zélida.

— Oh ! vrai, monseigneur, vous m'avez fait de la peine. Moi ! une pauvre femme si bonne, si dévouée, si serviable !

— Je te paie.

— Oh ! très généreusement... en insultes, en mauvais traitements.

— Aussi tu me rends fou !

— Vous êtes si impatient.

— Voyons, qu'as-tu là ?

— Oh ! si j'avais voulu le petit vicomte de Valmont m'aurais acheté ça mille pistoles.

— Me dirais-tu !...

— Monsieur le premier président au parlement, qui est encore coiffé de Zélida, celui-là m'en donnerait peut-être quinze cents.

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

TROISIEME PARTIE

RIVALES

Ce départ, n'ay... suivi brusquement le crime, n'a pas été remarqué peut-être. Peut-être même ne trouverai-je personne pour le soulever, après tant d'années. Peut-être aussi, ces départs auront-ils été nombreux et n'auront-ils pour moi aucune signification. Mais puisque c'est la dernière chance qui me reste, je veux ne pas la négliger...

... invitant la tête sans répondre. Cette fois, c'était sa part, elle le présentait. C'était le commencement de l'expiation, de la honte. Mais elle était résignée et elle attendait, inerte, paralysée pour ainsi dire, tout ce que le sort lui réservait.

II

Paul était sorti du château et s'en allait, en finissant un cigare, à travers la campagne, se dirigeant vers Recey, quand il entendit tout à coup des pas précipités derrière lui et se retourna...

C'était le maître de forges...

Paul, étonné, ralentit sa marche, car il devinait que Révéron voulait lui parler.

Celui-ci l'eut bientôt rejoint.

— Je viens du château où je vous ai cherché, dit-il.

— Il n'y a pas dix minutes que j'en suis parti...

— C'est ce que l'on m'a dit... On m'a indiqué la route que vous aviez prise, et comme j'avais à vous entretenir sur-le-champ...

— Voulez-vous que nous retournions au château, ou vous convient-il que nous fassions route ensemble?... Nous pourrions causer à notre aise.

— Retourner au château est inutile, monsieur. Ce que j'ai à vous dire ne vous retardera pas...

— Je vous écoute donc.

— C'est une prière que je vous adresse.

— Une prière de vous à moi?...

— Oui. Et je vous supplie de ne pas la repousser, et je vous supplie de croire, aussi, qu'en vous l'adressant, je n'ai eu en vue que votre intérêt seul...

— Je vous remercie, monsieur, dit Paul avec une certaine ironie, mais j'ai hâte d'apprendre...

Révéron hésita. Après un court silence, il se décida.

— Je n'ignore plus rien de ce que vous êtes venu faire dans ce pays, monsieur, dit-il... Je sais que vous recherchez le meurtrier de Gaspard de Lesguilly... assassiné par une femme il y a vingt-cinq ans.

— Puisque vous êtes si bien renseigné, je n'ai plus rien à vous cacher, monsieur.

— Et bien, je vous en supplie, cessez vos recherches... Quittez ce pays... et ne vous occupez plus de ce meurtre!

— Pourquoi?

— Ne m'interrogez pas... je ne pourrais vous donner les raisons qui me font vous parler ainsi...

— En ce cas, je serai bien obligé de ne pas tenir compte de vos prières...

— En poursuivant vos recherches, vous risquez de faire un grand malheur...

— Dites-moi comment?...

— C'est un secret terrible que j'ai gardé toute ma vie et que je ne peux confier à personne...

Paul se tut, puis tout à coup :

— Je sais, monsieur, que vous pourriez me dire le nom de l'assassin... il est connu de vous... je ne vous le demande point parce que je serais sûr d'éprouver un refus et parce que vous n'avez pas de motif pour me renseigner autrement que vous avez renseigné jadis les magistrats...

— Mon devoir était de vous avertir... une dernière fois, je vous le dit... Retournez à Paris... Ne soyez pas la cause d'une catastrophe... que vous regretterez trop tard d'avoir attirée... et épargnez-vous ainsi un remords... un remords qui ne vous quitterait pas, je vous l'assure, de toute votre vie...

Paul était un peu pâle et regardait le maître de forges avec terreur. Le vieillard avait parlé avec tant de dignité de tristesse, qu'il en était profondément ému.

Quelque chose s'éveillait au fond de lui-même qui lui disait, qui lui criait :

— Prends garde ! Cet homme a raison ! Prends garde !

Révéron comprit qu'il était ébranlé. Il espéra et voulant vaincre ses dernières hésitations :

— Monsieur, dit-il, vous avez accepté cette délicate mission de rechercher le meurtrier de Gaspard de Lesguilly, parce que vous teniez à donner à Mathilde cette preuve de dévouement. Mais la découverte de l'assassin était-elle donc une condition à votre mariage avec ma petite-fille?

— Non certes. La marquise n'a mis aucune condition à ce mariage. C'est à mon amitié qu'elle s'est adressée. C'est à celui qu'elle acceptait pour le mari de sa fille qu'elle a confié son secret.

— Peu importe donc, à votre mariage, que vous réussissiez ou que vous ne réussissiez point.

— Peut importe, en effet...

— Eh bien, monsieur, je vas vous faire une proposition moi-même.

— Je vous écoute, monsieur, dit Paul, intrigué.

— Vous savez que, pour certaines raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, je suis opposé à votre mariage?

— Je l'ai toujours vivement regretté.

— Et bien, veuillez ne plus vous occuper de cette triste affaire de Lesguilly, et au lieu de trouver en moi un ennemi, vous aurez mon concours... car, je vous déclare, je ne suis votre ennemi qu'en apparence. Je crois que vous êtes digne d'Adrienne et ce sera donc avec plaisir que je vous aiderai à triompher des derniers scrupules de la marquise...

Les défiances de Paul étaient réveillées.

— Les scrupules de la marquise n'existent plus, monsieur, et je puis me passer de votre aide. J'ai deviné en vous, en effet, sinon un ennemi, du moins un adversaire.

Je suis heureux que vous reveniez sur votre première impression à mon égard.

—Vous consentez ? dit Révéron avec joie.

—Je refuse ? Et pour différentes raisons. La seconde, c'est que je ne peux accepter votre proposition sans connaître le secret que vous me cachez... Pourquoi n'auriez-vous pas confiance en moi comme, à l'occasion, moi-même j'aurais confiance en vous ?

—Ce secret n'est pas le mien.....

—Vous l'avouerez-je, monsieur ? Il me semble que depuis quelques jours, — depuis que vous êtes en ce pays... depuis que ma nourrice elle-même est arrivée, — il me semble, dis-je, que je vis entouré de mystères... Et bien je veux en avoir le cœur net !... Et ne craignez pas qu'un malheur arrive par ma faute. Je suis capable, comme vous, de garder un secret, et s'il le faut, je conserverai pour moi, — ainsi que vous l'avez fait, — le nom de l'assassin de Gaspard de Lesguilly....

Et saluant Révéron, il s'éloigna :

—Le malheureux ! murmura le maître de forges. Et tout haut :

—Souvenez-vous, monsieur Mirande, que j'aurai fait tout ce qui dépendait de moi !

—Paul eut un geste qui signifiait :

—A la grâce de Dieu !

Et il disparut, se dirigeant vers Recey.

.....
 Quand il revient au château, dans la soirée du même jour, son front était ridé, ses yeux cernés, tout son visage comme vieilli.

Qu'avait-il donc appris ?

En se retrouvant face à face avec Albine, il devint encore plus pâle, n'osa la regarder et alla s'enfermer dans sa chambre.

Il ne se mit pas au lit.

Albine qui, elle non plus, ne songeait plus à prendre du repos, l'entendit se promener de long en large toute la nuit, tantôt s'arrêtant au milieu de la chambre et restant là des heures, sans doute à réfléchir, tantôt se mettant à la fenêtre, sans doute pour se rafraîchir le front.

A l'aube, pour dissiper la fièvre qui l'agitait, il descendit et parcourut le jardin et le parc à grandes enjambées marchant droit devant lui, au hasard, sans savoir où il allait.

Puis il rentra, ne sortit plus de la journée, se fit servir à déjeuner chez lui.

Albine, redoutant un malheur, soupçonnant que peut-être quelque grave révélation avait commencé à jeter le doute en l'esprit de son fils, n'osa rien dire, n'osa se montrer ; ce fut à la fin de la journée seulement qu'elle alla frapper à la porte, timidement, voulant prendre de ses nouvelles, craignant qu'il ne fût malade.

—C'est moi, dit-elle. Paul m'entends-tu ?

—Que me veux-tu ?

—Je suis inquiète. Serais-tu souffrant ?

—Un peu de migraine, rassure-toi. Quelques heures de repos, et ce sera fini.....

—As-tu besoin de moi ? Veux-tu que je reste auprès de toi ?

—Merci, je te ferai appeler, s'il le faut.

—Tu n'est pas fâché ? Tu n'est pas triste ?

—Non. Encore une fois, j'en ai rien, Laisse-moi !

Il avait dit cela d'un ton sec, presque méchant.

Elle se retira, le cœur serré.

Cette nuit-là encore, Paul ne dormit pas, ni Albine non plus.

Elle entendit beaucoup de bruit chez lui.

On eut dit que l'on rangeait et dérangeait des objets.

Pour savoir ce qu'il y faisait, elle fut obligée d'interroger un de ses deux domestiques, celui qui servait Paul ordinairement.

—Monsieur doit être sur le point de partir, car il fait sa malle... répondit le valet de chambre.

Elle monta chez lui. La porte, cette fois, était ouverte.

—Tu pars ?

—A l'instant...

—Où vas-tu ?

—J'allais te prier de venir justement, parce qu'avant d'entreprendre ce voyage, j'avais à causer avec toi.....

—Parle.....

—Répète-moi donc les renseignements que tu m'as donnés autrefois sur naissance, — ou plutôt sur la façon dont j'ai été confié à tes soins.....

—Elle dut recommencer le récit de son mensonge.

Lui l'écoutait avec attention, la tête baissée, la forçant de redire certains détails qui lui paraissaient obscurs, surtout les noms des localités, la priant de lui indiquer certaines personnes qu'elle connaissait encore, — et qu'elle fit, nommant au hasard.

Elle était demi-morte d'épouvante.

—Ainsi, fit-elle, c'est à Avallon que tu veux aller ?

Il la regarda longtemps, très longtemps dans les yeux, comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de son âme.

—Oui, dit-il.

Elle tremblait. Il le vit bien, mais chose bizarre, ne lui en fit pas la réflexion.

—Et tu juges inutile ma présence auprès de toi pendant ce voyage ?

Cette fois, il répliqua, d'un ton singulier :

—Oh ! bien inutile, en effet !...

Et plus bas, à lui-même, il ajoutait :

—Pour ce que je veux savoir.....

Albine eut la force de dire encore :

—Que Dieu te protège et te fasse découvrir ce que tu cherches... mon cher enfant !.....

Il eut un brusque mouvement vers Albine. Un instant elle crut qu'il allait parler, dire ce qu'il avait sur le cœur. Cette dernière parole lui arracherait-elle sa défiance ? Non, il se retint.

Il n'y eut rien de plus entre eux.

Une heure après, Paul s'en allait accompagné d'un domestique qui portait sa malle.

Et bientôt il disparut derrière les arbres du parc.

Et la pauvre mère regarda longtemps l'endroit où elle avait vu disparaître comme si elle avait craint de ne le revoir jamais !...

C'en était trop. Elle alla se mettre au lit, avec la fièvre et le délire.

Révéron arriva le lendemain, la trouva en cet état, et envoya chercher un médecin.

Mais la forte nature de la paysanne reprit le dessus ;

elle se releva, comme si, même en son délire, elle avait compris qu'elle avait besoin de toute sa présence d'esprit pour être prête à la lutte.

Le soir du second jour, après le départ de Paul, Albine s'était endormie sur la chaise, harassée. Il faisait une nuit orageuse; la chaleur était lourde, des éclairs fréquents sillonnaient de traits de feu les nuages noirs qui couvraient le ciel.

Elle s'était mise près de sa fenêtre, guettant le retour de son fils, voulant le voir du plus loin qu'elle pourrait afin d'apprendre plus vite quel accueil il allait lui faire.

Et c'était là, le visage tourné vers le jardin, vers le parc, qu'elle s'était endormie.

Tout était silencieux autour d'elle.

Le château semblait désert, abandonné.

Elle resta ainsi une heure ou deux à dormir, puis tout à coup, et sans qu'elle se réveillât, dans un accès de somnambulisme provoqué par la fièvre des jours derniers, par son émotion intense, surtout, et dont elle avait déjà, autrefois, été prise brusquement, elle se leva, droite, et, d'un pas régulier, marchant sans se tromper, elle sortit de sa chambre.

Elle se guidait sans hésitation au milieu de l'obscurité des couloirs.

Et après être descendue au premier étage, elle pénétra dans les salons, ouvrit deux ou trois portes, se trouva dans une petite pièce carrée prenant jour sur la cour du château, et resta immobile quelque secondes.

C'était là que Gaspard avait été assassiné par elle : allait-elle donc, dans son sommeil lucide, reconstituer la terrible scène du soir du meurtre ?...

Et, au moment où elle traversait ainsi une partie du château, une ombre noire se dressait derrière elle et, après l'avoir attentivement regardée, la suivait pas à pas, se dissimulant derrière les portes, marchant sans faire de bruit.

Et cette ombre était celle de Mathilde... de Mathilde en grand deuil qui, ne sachant pas que Paul fût absent, venait, après vingt-cinq années, faire une visite à ce château, — comme une veuve à un cimetière, — et le hasard cruel réunissait les deux rivales, mettait face à face, là même où s'était commis le meurtre de celui qu'elles avaient eu toutes les deux pour amant!

La nuit était si obscure que la marquise ne pouvait distinguer les traits d'Albine.

L'eût-elle vue, du reste, qu'elle ne l'eût point reconnue tout de suite. Elle avait à peine fait attention à elle le jour où Paul et sa nourrice étaient venus, à Paris, lui demander sa fille en mariage. Et depuis ce temps les deux femmes ne s'étaient pas retrouvées en présence.

Paul avait caché à la marquise l'arrivée d'Albine au château.

— Qui donc est celle-là? murmura Mathilde frappée de son allure bizarre. Une domestique, sans doute.

Mais elle ne comprenait rien à la singularité de sa démarche.

Elle eut seulement l'instinctive intelligence de ce qui passait, et la suivit, au risque d'être découvert elle-même.

Sur un guéridon, où le premier jour elle l'avait vu,

où Paul l'avait pris pour le lui montrer, Albine saisissait le large et grossier couteau qui avait tué Gaspard, et d'un geste de haut en bas, son bras, armé de ce couteau, s'abaissait de toutes ses forces, et le couteau roulait à ses pieds.

Et Mathilde, dont les yeux s'habituèrent aux ténèbres, avait vu, avait compris, avait poussé un cri d'horreur, aussitôt étouffé.

Albine n'avait rien entendu. Elle sortait, à ce moment sans hâter sa marche, passait devant la marquise sans l'apercevoir, bien que celle-ci ne songeât même plus à se cacher, descendait l'escalier, traversait le vestibule, descendait le perron et s'en allait par le jardin, se dirigeant vers la grille.

Et Mathilde, toujours, la suivit en se servant des arbres et des charmilles pour se dérober.

Et elle entrevoyait la vérité, cette fois, n'osant y croire cependant... tant cette scène lui paraissait lugubre, extraordinaire, imprévue!

La grille n'était pas fermée à clé, Albine la poussa, l'ouvrit et au lieu de suivre la grande allée qui coupait le parc en deux parties égales, prit un chemin à gauche, lequel côtoyait d'un côté le parc même, de l'autre le mur du jardin, puis se trouva en pleine campagne, sur la route qui conduisait au village.

Elle prit cette route et s'en alla droit vers Recey.

A quelques pas derrière, glissait l'ombre noire de Mathilde, silencieuse et si pâle qu'on eût dit qu'elle sortait de la tombe pour jouer un rôle, dans cette scène tragique évoquée par quelque mystérieuse puissance.

Albine recommença le trajet qu'elle avait fait, vingt-cinq années auparavant, quant elle eut tué Gaspard.

Elle regagna sa maison...

Là elle s'arrêta, franchit le jardin encombré de hautes herbes, arriva à la porte, chercha dans la poche de sa robe, y trouva une clé l'introduisit dans la serrure, et poussa...

La porte s'ouvrit d'elle-même, menaçant de s'écrouler; depuis longtemps elle ne fermait plus.

Derrière elle entra Mathilde.

Albine resta quelques instants debout, comme elle l'avait fait, là-bas, dans la petite chambre du château.

Et, du bout du pied, elle remuait les cendres restées là, comme si elle avait voulu activer les flammes... les flammes qui avaient dévoré les cent mille francs de billets de banque apportés chez elle par Gaspard de Lesguilly.

Puis elle alla dans un coin, où elle remua quelques vieux outils de jardinage, délabrés, oubliés, parce qu'ils n'avaient pas valu la peine d'être vendus, et prit une bêche.

Elle ressortit alors au jardin, s'arrêta près de la haie et — ainsi qu'elle avait fait jadis pour cacher le portefeuille — creusa un trou.

Et comme les éclairs devenaient, à cet instant plus fréquents, illuminant de vives lueurs le visage étrangement pâle d'Albine, la marquise murmura de nouveau :

— Je connais cette femme... Où donc l'ai-je vue?

Et ce fut encore un éclair qui, passant soudain sur le trou creusé par la bêche fit apparaître le portefeuille rongé par l'humidité, tombant en morceaux, protégé

seulement par les lames dont il était revêtu, n'ayant plus aucune forme, à peine visible sur la terre qui l'entourait.

Et Mathilde elle-même ne le remarqua pas, bien que son attention fût singulièrement surexcitée...

Puis Albine revint à la maison... déposa la bêche là où elle l'avait prise... sortit, sans refermer la porte... regagna la route et reprit la direction du château de Lesguilly.

Mathilde marchait tout près d'elle, si près même qu'elle eût pu la toucher; elle avait enfin compris que c'était dans un accès de somnambulisme qu'Albine venait de faire toutes ces choses; elle n'avait plus peur d'être surprise et aperçue.

De ces deux femmes, Albine n'était certainement pas la plus pâle...

La pauvre femme rentra au château, traversa le jardin, du même pas régulier et automatique, monta dans sa chambre et là s'en alla, auprès de la fenêtre, reprendre sur sa chaise, la place qu'elle avait quittée tout à l'heure.

Mathilde la regarda longuement, — elle avait refait, elle aussi, le même trajet, — les domestiques de Paris sachant leur maître absent et la nourrice au château, s'en étaient allés au village et n'étaient point encore rentrés, de telle sorte que la grille était toujours ouverte et le château désert.

Elle avisa, sur un guéridon, une bougie, l'alluma et pendant une minute, ses yeux ne quittèrent pas le visage d'Albine.

— Où donc l'ai-je vu ? répétait-elle toujours.

Et tout à coup, frappée d'une idée subite :

— La nourrice de Paul Mirande ! Ah !

Elle recula épouvantée de cette découverte, et sortit, ne voulant pas rester là plus longtemps, ayant la tête en feu... ne sachant même plus ce qu'il fallait penser...

Et ce fut seulement une heure après, lorsqu'elle se retrouva chez elle, qu'elle put songer froidement à ce qu'elle venait de découvrir.

Que signifiait la scène à laquelle elle avait assisté ?... Ce coup de couteau, qu'Albine avait feint de donner dans la chambre où était mort Gaspard ? Cette promenade nocturne dans la campagne ?... Cette visite à la maison abandonnée ? Ce trou creusé dans le jardin ? Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

Un soupçon lui venait avec une atroce joie :

— Est-ce donc elle qui a tué Gaspard ?... Elle est donc de ce pays ?... Comment se fait-il que Paul ne m'en ait rien dit ? Mais si tout cela est vrai !... si c'est elle qui a tué Gaspard... elle était mère... qu'est devenu son enfant ? Est-il mort, comme le mien ?... Eh Paul ?... Ah !... Dieu !

Elle commençait à comprendre, elle entrevoyait la vérité !... la vérité horrible !...

— Paul, cet enfant dont elle a été la nourrice, — présent-elle, — cet enfant abandonné qu'elle aime d'une affection telle qu'une mère ne l'aimerait pas davantage, — cet enfant qui n'a pas de nom, qui n'a jamais connu ni son père, ni sa mère... cette enfant serait son fils !... Et il l'ignore ! elle le lui laisse ignorer !... Ah ! le malheureux !... Est-ce moi qui vais le lui apprendre ?

Un moment elle hésita, mais sa haine fut la plus forte, l'emporta sur tout autre sentiment.

— J'ai vécu vingt-cinq ans avec l'idée de la vengeance, je la laisserais échapper ? Ah ! non, mille fois non.

Mais d'abord, il fallait s'assurer qu'elle ne se trompait pas dans ses soupçons.

C'était chose facile.

III

Le lendemain, elle entraîna son père sur la route de Recey, sans lui expliquer ce qu'elle voulait et sous un prétexte quelconque.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison où elle s'était trouvée, cette nuit-là, avec Albine, elle s'arrêta, s'appuya sur le bras de Révéron, et :

— Vous reconnaissez cette maison, n'est-ce pas ?

Elle sentit que son père tressaillait brusquement.

— Vous la reconnaissez. C'est la maison de votre fille dont jamais vous n'avez voulu me dire le nom, la maison de votre fille d'Albine Mirande...

Révéron, troublé, essaya pourtant de recouvrer son sang-froid et répliqua :

— J'ignore ce que tu veux dire. Albine Mirande, la nourrice de Paul, n'est pas de ce pays.

— C'est ce que je saurai bientôt. Mais venez, nous allons découvrir autre chose.

Et elle attira son père, de force, avec colère, parce qu'il résistait machinalement.

Elle lui fit traverser le jardin; elle le fit entrer dans la maison et d'une voix brève parlant par petites phrases entrecoupées, — car elle était singulièrement émue en cet instant-là :

— Albine Mirande est venue ici, cette nuit... Vous pouvez voir la trace de ses pas dans les hautes herbes... regardez !...

Puis elle l'obligea de sortir.

— Elle a pris une bêche et elle a creusé là un trou, à grands coups, au bas de la haie...

Elle se baissa vivement, tendit la main...

Elle venait d'apercevoir le portefeuille...

— Qu'est-ce que cela ? murmura-t-elle.

Et Révéron la regardait, pâle et profondément ému, un pli au front.....

De sa petite main gantée, la marquise essuyait la terre qui recouvrait le portefeuille.

Et les initiales fouillées, rongées, apparurent encore visibles, pourtant :

G. L.

— Gaspard de Lesguilly ! dit-elle avec un grand cri. Voilà son chiffre !... et l'on distingue encore la cotoanée du marquis... là... au-dessus... il y a de doute... voilà le portefeuille qui appartenait à Gaspard... ce portefeuille qui contenait les cent mille francs apportés par M. Desbois, le notaire de Chatillon. Eh bien, n'êtes-vous encore mon père.

— Je ne sais rien, balbutiait Révéron, je ne sais pas vraiment de quoi tu veux parler.

Elle eut un rire cruel.....

— La suite au prochain numéro...

L'ABBAYE DE CARROW

(Voir à partir du n° 12)

—Il n'y a rien de tel que de chercher.

—Il est encore trop tôt.

—Peut-être pas."

Après avoir battu le marais jusqu'au point du jour, la persévérance de nos jeunes vagabonds fut récompensée par une couple de bécasses, les premières de la saison. Les petits chasseurs prirent le chemin de la maison d'un air de triomphe, et arrivèrent à la ferme avant qu'on y fût levé. Le fusil fut remis à sa place; Harry se glissa dans son lit, et son camarade se mit en route pour travailler au champs.

L'affection du digne recteur, M. Orme, pour les bécasses n'était pas tout à fait apocryphe. Comme la plupart des vieux garçons, il était quelque peu épicurien. Quand donc Harry Ashton, vêtu de ses plus beaux habits, se présenta au presbytère avec les oiseaux, il y reçut un gracieux accueil.

—Des bécasses! s'écria le recteur; déjà!

—Oui; je savais où les trouver.

—Et les avez-vous tirées pour moi, expressément pour moi?

—Sans doute; le fils de l'avoué Impey m'a dit que vous les aimez beaucoup.

—Brave garçon! dit l'ecclésiastique en lui tapant sur la tête, car il avait souvent été frappé de la beauté de ses traits et de la tranquillité de son maintien à l'église.

Le recteur ne borna pas à cela ses faveurs; mettant la main dans sa poche, il en tira un écu qu'il offrit à Harry.

—Je vous remercie, monsieur, dit le petit chasseur en rougissant; ce n'est pas pour de l'argent que je vous apporte mes oiseaux.

—Et pour quoi donc? demanda l'ecclésiastique qui commençait à s'intéresser à son visiteur,

—Pour que vous m'appreniez le latin et le grec.

—Le latin et le grec, enfant! s'écria le docteur Orme étonné; vous ne savez pas ce que vous demandez... c'est des années d'études.

—N'importe.

—Il faudra plusieurs heures d'application par jour.

—J'ai tout le temps qu'il faut.

—Vous serez bientôt las.

—Mettez-moi à l'épreuve.

—Et bien! mon petit homme, dit le pasteur frappé de la persévérance de l'enfant, je vous mettrai à l'épreuve à une condition.

—Voulez-vous d'autres bécasses? demanda avidement Harry; vous aurez toutes celles que je tirerai.

—Non! répliqua le docteur Orme avec un soufre; je ne vous demande pas des bécasses. Voici ma condition vous viendrez me voir une heure tous les matins, et je vous donnerai votre leçon; mais rappelez-vous que notre traité sera rompu le premier jour où vous ne viendrez pas.

—Ce jour n'arrivera pas! s'écria l'enfant avec joie.

Effectivement, tous les jours, même au plus fort de l'hiver, le courageux petit cheminait à travers la neige depuis la ferme jusqu'au presbytère. L'heure qui lui avait été promise s'allongea peu à peu jusqu'à deux et même trois. Un jour, l'ecclésiastique vit que son élève était pâle et respirait avec difficulté.

—Harry, dit-il, car il avait appris à l'appeler du même nom que sa tante, vous êtes malade?

—C'est rien, répondit l'adolence en essayant de sourire.

—Vous n'auriez pas du quitter la ferme.

—Pour rompre notre contrat? Puisque vous avez la bonté de me consacrer votre temps, je serais bien ingrat de le perdre."

Ce jour-là, le petit Harry Ashton fut, au grand étonnement de tout le village, reconduit à la maison dans la propre voiture du recteur, et le lendemain matin le docteur Orme vint le voir. Son intelligence et ses manières affectueuses lui avait gagné peu à peu le cœur du vieux garçon; et avant qu'une année se fut écoulée, il était au presbytère comme chez lui. Cela déplut fort à son oncle et sa tête, auxquels il manquait beaucoup et qui regrettaient souvent que leur neveu se fut mis dans la tête d'apprendre le grec.

—J'aurais bien mieux aimé, disait souvent l'honnête fermier, qu'il eut choisi le violon.

Les choses avaient continué sur ce pied jusqu'à l'incident rapporté au commencement de ce chapitre. Le recteur aimait son élève comme un fils, et le jeune homme répondait à son affection par cette noble déférence et cette attention respectueuse aussi agréable au veillard qu'elles sont honorables dans la jeunesse.

Le docteur Orme était heureux: la nature avait préparé l'esprit et le cœur de Harry à recevoir les meilleures impressions; les bienfaits du pasteur ne tombèrent pas sur un sol ingrat et stérile.

III

La première personne qu'Ellen et son sauveur rencontrèrent à la porte du parc, ce fut le baronnet. La vieille concierge avait couru lui dire que le cheval de miss de Vere s'était emporté, et il était sorti du manoir dans un état d'anxiété plus facile à imaginer qu'à décrire.

Depuis le peu de temps que l'orpheline demeurait sous son toit, il avait retrouvé une partie du bonheur de ses premières années; il avait un être à aimer en ce monde. Mais il savait à peine combien Ellen était devenue nécessaire à son existence, quand la crainte de la perdre la lui apprit.

—Oncle! cher oncle! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras et couvrant de baisers ses joues pâlies, je suis saine et sauve, comme vous voyez... grâce à ce gentleman, au courage et à la résolution de qui je dois la vie!"

Sir William, malgré sa sauvagerie (elle n'était pas naturelle, mais acquise), remercia vivement le jeune homme et lui demanda son nom.

—Henry Ashton, répondit-il en faisant un salut respectueux.

—Ashton, Ashton, répéta le solitaire, assurément, ce

n'est pas la première fois que j'entends ce nom."

Le vieux Martin lui dit à l'oreille que c'était le nom du ténancier de Home-Farm.

"C'est vrai, c'est vrai; et, si je ne me trompe, vous êtes le jeune homme à qui mon ami, le digne docteur Orme, s'intéresse si fort.

—Il est mon bienfaiteur, mon maître, mon ami! Je lui dois tant!"

Le baronnet fut charmé de la vive reconnaissance avec laquelle il parlait du recteur.

"Il m'a souvent entretenu de vous, dit-il, et je crois sans peine que vous méritez ses éloges.

—Une si bonne opinion venant de sir William Mowbray! je crains qu'il n'y ait là de quoi me rendre vain, répliqua Henry avec un sourire.

—C'est un flatteur!"

A peine ces mots étaient-ils tombés des lèvres du baronnet, que la physionomie du jeune homme changea tout à coup; sa fierté était blessée, il craignait de ne pas être compris.

"Sir William, dit-il respectueusement, pourquoi chercherai-je à vous flatter? C'est ici notre première et probablement notre dernière entrevue; vous avez choisi la vie retirée qui convient à votre rang et à votre fortune; la mienne doit se passer au milieu des luttes et des combats du monde. J'ai un nom à créer, une position à acquérir.

—Puis-je vous y aider? demanda le solitaire intéressé par ce ton et ces manières qui eussent probablement offensé un homme doué de moins de pénétration que lui.

—Vous y seriez donc disposé? répliqua Henry Ashton. Pardonnez-moi, sir William, et ne me jugez point ingrat si je refuse votre offre; mais il y a longtemps que j'ai pris la résolution de fournir seul ma carrière.

Dans quelle profession?

—Je ne me suis pas encore décidé; j'ai encore une année devant moi. Mais permettez-moi, avant de vous quitter, de me laver du reproche de flatterie. Ayant eu des relations journalières avec le recteur, je ne puis ignorer que sir William Mowbray est un homme dont le cœur, quoique fermé au monde, reste ouvert aux sympathies, aux besoins et aux malheurs de l'humanité. Depuis plus de deux ans, je suis l'un des humbles instruments par qui sont distribuées ses nombreuses charités; j'ai vu sa générosité arracher la vieillesse à la misère; j'ai entendu bénir son nom par la veuve et par l'orphelin. Faut-il s'étonner que mon cœur soit plein de respect pour lui?"

La gravité simple et sans affectation avec laquelle le jeune homme dit ces paroles fit une vive impression sur l'esprit d'Ellen. Elle lui sut plus de gré de la justice qu'il avait si éloquemment rendue aux vertus modestes de son oncle que du service même qu'elle venait de recevoir.

"Vous avez raison, monsieur, dit-elle en prenant la main de sir William; moi du moins, je suis convaincue que vous n'êtes pas un flatteur.

—Un enthousiaste alors, observa le baronnet en souriant et c'est plus dangereux encore. L'enthousiaste attaque le cœur, le flatteur ne s'en prend qu'à la tête.

Alors, monsieur, ajouta-t-il de cette voix grave et musicale qui, plus même que les mots, indique quand le cœur parle, il ne faut pas qu'une résolution, noble peut-être par elle-même, devienne pénible à force d'être poussée jusqu'à l'extrême.

—Je ne vous comprends pas, dit notre héros.

—Si vous me refusez pour protecteur, reprit sir William avec un bienveillant sourire, vous pouvez au moins m'accepter pour ami."

Et il tendit la main au jeune homme, qui, cédant à une impulsion qu'il ne s'expliquait pas, la porta à ses lèvres.

Le baronnet ne voulut pas qu'il les quittât, et insista pour qu'il les accompagnât au manoir. C'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il trouvait du plaisir dans la communion d'une âme sympathique.

Au grand étonnement de la maison, sir William invita le neveu de son fermier à dîner. Celui-ci d'abord, parut vouloir refuser cet honneur; mais un regard d'Ellen le décida. L'affectueuse fille voyait que son oncle se plaisait dans la société du jeune homme; de là son désir qu'il restât.

Pauvre Ellen! elle se doutait des ravages qu'occasionna ce regard.

Tandis que Henry Asthon parlait philosophie avec l'oncle et distillait des yeux de la nièce le poison délicieux d'un amour naissant, on faisait des commentaires à perte de vue dans la chambre de la gouvernante.

Le sommelier Nicholls, se frottant les mains, prophétisait qu'on lui ordonnerait bientôt de polir la vieille argenterie de famille, qui gisait inutile depuis tant d'années dans un cabinet de l'abbaye.

Les réflexions de Jarmy s'arrêtaient au salon, que son imagination remeublait à neuf.

Le cocher faisait emplette d'un nouveau carrosse.

Tout le monde, à l'exception du vieux Martin, s'unissait pour louer le jeune homme qui avait sauvé la vie à miss Ellen, et déclarer qu'il méritait les faveurs dont le baronnet était près de la combler.

"C'est un brave garçon! disait la gouvernante, et au premier beau jour, j'irai à Home-Farm, dire à sa tante ce que je pense de lui.

—C'est un impertinent! grommelait le vieux piqueur. D'abord, je me sentais porté pour lui; mais il a fait autant de simagrées pour accepter l'invitation de sir William que s'il avait été fils de roi, au lieu de n'être que le neveu d'un de ses fermiers.

—Tu es un ingrat de parler ainsi, répliqua le sommelier. Ne lui ai-je pas entendu dire à dîner qu'il avait vu la vieille Marguerite, en ouvrant les portes, avait été cause de l'emportement du cheval de miss Ellen, et qu'il n'y avait pas du tout de ta faute; qu'il serait resté bien tranquille dans le parc, mais que n'en étant jamais sorti, il s'était naturellement senti excité à la vue d'un pays inconnu? N'a-t-il pas parlé de ta sollicitude pour la jeune demoiselle ajoutant que tu pleurait comme un enfant (il aurait pu dire comme un crocodile)? Enfin, n'a-t-il pas vanté la présence d'esprit avec laquelle tu bandas les yeux de la jument? Va, tu m'impatientes; tu n'as... vous n'avez jamais été qu'un vilain grognon!"

—La suite au prochain numéro.—

AVENTURES TRAGIQUES

D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Par LAURENT

(Voir à partir du n° 9)

Scène V

Trouillotte, Nicaise, le singe, le perroquet.

Trouillotte [entrant à droite. Il tient d'une main la chaîne fixée au cou de son singe, et de l'autre, la cage de son perroquet. Il place sa cage sur la table, et attache le singe dans un coin. | —Je viens de leur donner leur leçon. J'ai réussi à merveille..... Mais que peuvent-ils bien faire, Nicaise et Corniquet, il y a tout près de deux heures qu'ils sont partis. Je parierais que ce poltron de capitaine est caché et qu'il le cherche.

[Nicaise entre.] —Où est Corniquet ?

Nicaise.—Corniquet ! Il est en fuite !

Trouillotte.—En fuite ?

Nicaise.—Oui, le capitaine lui a fait une peur effroyable.

Trouillotte.—Et mon duel ?

Nicaise.—Enfoncé ! Corniquet est en fuite, vous dis-je, et moi prisonnier de l'ennemi.

Trouillotte.—Prisonnier ?

Nicaise.—Oui, je suis maintenant au service du capitaine.

Trouillotte.—Ce diable d'homme vous a donc tous ensorcelés ?

Nicaise.—Oui, il a commencé par dire que, si vous le provoquez, c'était parce que vous saviez d'avance qu'il n'accepterait pas.

Trouillotte.—Quelle affreuse orlonnie !

Nicaise.—Et que vous aviez répété toute la nuit. "Pourvu que ce diable de capitaine n'accepte pas."

Trouillotte.—C'est un mensonge abominable !

Nicaise.—Pardon, monsieur, je vous ai bien entendu la nuit dernière. Vous l'avez répété quatre-vingt-troize fois. Et alors, Jacquot.....

Trouillotte.—Eh bien ! quoi ! Jacquot ?.....

Nicaise.—Jacquot, qui sait son métier de perroquet, a répété la phrase que tous les gamins de Pont-au-Choux, crient à l'heure qu'il est, par toute la ville. "Trouillotte aveuglé par la fureur veut s'élançer sur Nicaise. Mais ce dernier prévient le coup."

Trouillotte.—Et notre lettre ?

Nicaise.—Le capitaine n'a pas eu peine à deviner sa provenance. Alors, j'ai tout avoué. Corniquet s'est enfui au plus vite et vous feriez bien d'en faire autant.

Trouillotte.—T'as avoué ?

Nicaise.—Puisqu'il savait tout.

Trouillotte.—Triple brute ! Il fallait nier. Tous les experts du monde auraient trouvé la lettre authentique, tant la ressemblance des écritures était merveilleuse. Nous n'aurions pu être convaincus.

Nicaise.—Pas possible, monsieur ; mais, à présent que la chose est faite, j'aime autant être au service du capitaine qu'au vôtre.

Trouillotte.—Misérable ! Moi qui t'ai fait habiller de neuf !

Nicaise.—Aussi, je viens vous rapporter mon harnais de témoin, il pourra vous servir pour Jacko. Nous sommes à peu près de même taille. "Nicaise ôte sa redingote, son chapeau et ses gants, et dépose ces effets sur ma chaise." Je vous souhaite bonne chance, monsieur Trouillotte. (Il sort.)

Scène VI

Trouillotte, le singe, le perroquet.

Trouillotte [enragé] —Fatalité des fatalités ! Ces chiens de cléricaux ont déjà nos attentats ! Mais sans ce maudit perroquet, on aurait réussi à merveille. C'est toi, qui paieras pour les

autres, oiseau de malheur ! Ta mort va nous venger, moi et la libre pensée. "Il va pour saisir sa victime."

Le perroquet.—Le cléricisme, c'est l'ennemi !

Trouillotte [attendri] —Pourtant, c'est encore coûteux de tué un animal aussi instruit, qui.....

Le perroquet.—Pourvu que ce diable de capitaine n'accepte pas !

Trouillotte [furieux] —Ah ! traître ! tu m'as trahi et tu viens encore me narquer ! Arrête un peu..... "Il s'élançait vers la cage, prend le perroquet et commence à le disséquer. Pendant que Trouillotte haché son perroquet par morceaux, le singe ne cesse de crier et de se débattre, et finit par rompre la chaîne qui le tient en respect. Il saute sur Trouillotte qui crie au meurtre, et essaie aussi à l'écorcher. Trouillotte crie au meurtre !"

Scène VII

Trouillotte, le singe, le perroquet mort, deux gendarmes.

Les gendarmes | entrant, ils sautent sur le singe et ne peuvent lui faire lâcher prise qu'après lui avoir envoyé une couple de balles dans le corps. Le premier gendarme | —Que va-t-on faire de cet homme ?

Second gendarme.—Allons le mener à l'hôpital.

Premier gendarme.—C'est cela. "Ils sortent avec Trouillotte évanoui laissant le singe et le perroquet étendus morts sur la scène."

La toile tombe

ACTE QUATRIÈME

La scène représente une chambre à coucher. Trouillotte, blessé presque mortellement par son singe, est étendu sur un lit.

Scène I

Trouillotte, Saint-Blaise.

Saint-Blaise.—Vous êtes très-dangereusement malade, mon cher monsieur Trouillotte, et il vous faut vous préparer à mourir. Il vous faut réparer, par une bonne confession, vos fredaines passées ; il vous..... "Un domestique entre."

Scène II

Trouillotte, Saint-Blaise et un domestique.

Le domestique.—Un monsieur désirerait vous voir, M. Trouillotte.

Trouillotte.—Faites entrer. "Le domestique sort."

Scène III

Trouillotte, Saint-Blaise et Tournegueule.

Tournegueule | entrant | —Monsieur, je suis envoyé par la "Pipe Culottée" pour vous demander si vous désirez vous faire enterrer civilement.

Trouillotte.—Je déclare que je préfère ne pas être enterré du tout.

Tournegueule.—Mais.....

Trouillotte.—Je vous donne mon singe à ma place ; j'autorise qui voudra à l'enterrer civilement.

Tournegueule.—Très-bien. Je vais rendre compte à la "Pipe Culottée" de votre désir stupide. (Il sort à gauche.)

Scène IV

Trouillotte, Saint-Blaise, Tamerlan.

Tamerlan | entrant à droite | —Vous portez-vous mieux, M. Trouillotte.

Trouillotte.—Je sens un petit soulagement.

Saint-Blaise | à Tamerlan | —M. Trouillotte, permet à qui que ce soit d'enterrer son singe civilement.

Tamerlan.—Oui, je compris. M. Trouillotte m'en a parlé hier. J'ai envoyé une lettre d'invitation à la "Pipe Culottée" et j'ai annoncé l'enterrement dans les journaux les plus populaires. Je vais vous donner lecture de cette lettre :

"Liberté, Fraternité, ou la mort."

"Citoyens,

"Vous êtes invités à assister au convoi et enterrement civils de Fr... Jocko, singe anthropomorphe très-distingué.

"De la part de M. Tamerlan, son barbier, de M. Nicaise son domestique et de toute la population.

"On se rendra directement au bout du parc de M. l'ingénieur capitaine Marcel, où Jocko sera inhumé provisoirement, pour être ensuite empaillé par le grand naturaliste Tamerlan.

"Le cortège funèbre s'avancera dans l'ordre suivant :

"En tête, deux suisses à cheval, avec épées, haliebardes, et coiffés d'un bonnet phrygien. Quatre musiciens marcheront ensuite, portant des orgues de barbarie qui joueront la "Marche seillaie," avec accompagnement de vingt-quatre mirliton. Puis viendra une grande bannière rouge, où on lira en lettres d'or :

"Le cléricalisme, c'est l'ennemi des singes.

"Deux chevaux, tout harnachés de rouge, et recouverts des insignes maçonniques, traîneront le corbillard ; les cordons seront tenus par quatre ouvriers, habillés en gorilles, qui porteront des couronnes d'immortelles. Enfin, pour fermer le cortège, une seconde bannière, toute noire, étalera ces mots consacrés, entre deux crânes, quatre "humerus" et quatre "tibiais ;"

"Après la mort, tout est mort."

Saint-Blaise.—Mais c'est un chef-d'œuvre d'ironie, cette lettre. Je vous en félicite, mon cher Tamerlan.

Scène V

Trouillotte, Saint-Blaise, Tamerlan, Mitoufflet.

Mitoufflet | entrant | —On m'a dit que M. Tamerlan, maître des cérémonies pour l'enterrement du Frère Jocko, était ici | Saint-Blaise s'esquive par le fond. |

Tamerlan.—C'est moi, monsieur, vous êtes venu tout exprès à Pont-aux-Choux pour la cérémonie de demain ?

Mitoufflet.—Certainement. J'ai vu, par l'annonce que vous avez faite dans les journaux, que ça va être magnifique.

Tamerlan.—Etes-vous parent ?

Mitoufflet.—Non ; mais je suis frère..... en libre pensée !

Tamerlan.—Connaissez-vous, au moins le nom du défunt ?

Mitoufflet.—Non ; mais il me suffit de savoir qu'il est mort sans prêtres.

Tamerlan.—Oh ! pour cela, je vous en répons.

Mitoufflet.—Je suis venu vous voir avant que la cérémonie se fasse ; car je trouve plusieurs choses de singuliers dans votre programme ; elles pourraient prêter à la critique des cléricaux. Ainsi, pourquoi les deux cavaliers en tête ?

Tamerlan.—Ce sont les suisses. Dans les enterrements religieux, les suisses vont à pied ; chez nous, ils doivent être montés. Autrement, que deviendrait le prestige du civil ?

Mitoufflet.—C'est juste. Mais pourquoi les orgues de barbarie et les mirlitons ?

Tamerlan.—Les cléricaux ont de la musique à l'église ; il faut que nous en ayons dans la rue.

Mitoufflet.—D'accord ; seulement, le choix de ces instruments...

Tamerlan.—Est tout indiqué par le caractère de la cérémonie.

Mitoufflet.—Comment ?

Tamerlan.—Toutes les autres musiques ont un caractère religieux ou militaire, deux choses que la libre pensée a également en horreur. Il n'y a que l'orgue de barbarie et le mirliton qui soient laïques.

Mitoufflet.—Je n'y avais pas songé. Je regrette ces quatre singes qui vont tenir les cordons.

Tamerlan.—Comment ! Ces singes sont notre profession de foi !

Leur présence est une prédication, et nous dit plus eloquemment que Darvoïn et Herbert Spencer : "Souviens-toi, ô homme, que tu es singe, et que tu retournera au néant !"

Mitoufflet.—Vous avez arrangé cela avec un esprit d'organisation remarquable..... Au revoir, à demain. | Il sort en saluant. |

Tamerlan.—On va rire, demain, avec ce drôle de bipède-là.

La toile tombe

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente un caveau mortuaire. Le simulacre de la tombe du singe doit être placé sur un escabeau.

Scène I

Tamerlan, Nicaise, Mitoufflet et plusieurs assistants.

Tamerlan | à Mitoufflet | . — Vous allez prononcer l'oraison funèbre ?

Mitoufflet.—Sans doute. C'est moi l'orateur de tous les enterrements civils à vingt lieues à la ronde. | S'approchant. |

"Frères et amis,

"Ce n'est pas ici, c'est dans le cimetière communal que j'aurais voulu rendre les derniers devoirs à celui que nous pleurons.

"Mais, puisque l'intolérance du maire, conseillé sans doute par le curé, refuse au défunt l'honneur de la sépulture, protestons tous ici contre l'outrage fait en sa personne à la vertu laïque."

Les assistants.—Bravo ! Bravo.....

Mitoufflet.—Merci de vos applaudissements ! Merci ! Mais ce n'est pas à moi qu'ils s'adressent, c'est à la libre pensée que je représente. Honneur à Pont-aux-Choux, pour avoir envoyé trois cents frères et amis à cette cérémonie ! Honneur à Pont-aux-Choux pour avoir proclamé, pour la solennité de ces obsèques civiles, la séparation de l'Eglise et de l'Etat ! Pont-aux-Choux marche dans la voie du progrès, et comme le progrès intellectuel doit avoir pour conséquence le progrès matériel, je promets ici solennellement, je promets sur cette tombe, je jure par toutes les vertus de celui que nous pleurons, je jure que, si je suis élu député, Pont-aux-Choux aura un chemin de fer d'intérêt local.

"Adieu ! Grand mort ! Adieu !

"Et du sein du néant où tu es entré, reçois les hommages de ceux qui ont juré de vivre et de mourir comme toi."

Les assistants.—Bravo ! bravo !

Tamerlan | s'avance et prend la parole | :

"Citoyens,

C'est bien d'avoir enterré Jocko civilement. Mais ce n'est pas tout. De même que le mariage civil n'est qu'un acheminement vers le mariage libre, ainsi l'enterrement civil n'est qu'un acheminement à la suppression de l'enterrement. Si l'homme n'est qu'une bête, pourquoi rendre à son corps des honneurs stériles ? Pourquoi le déposer respectueusement dans un cimetière ? Ne vaudrait-il pas mieux employer son corps, comme les animaux à féconder la terre, à engraisser nos champs, c'est le conseil que donne le célèbre athée d'Allemagne, le grand Moleschotti. La proposition a scandalisé les dévots, je le sais ; mais elle ne pourrait scandaliser des libres-penseurs, puisqu'elle a été faite par la plus forte tête du parti. Mais la théorie n'est pas tant ; il faut passer à la pratique. Donnons un grand exemple à l'humanité. Transformons le défunt en utilité matérielle et en utilité scientifique. Que son corps soit rendu sous formes de sel azaté et de phosphate de chaux, à la circulation générale, que sa peau, empaillée par nos soins, soit déposée au "Museum" de Pont-aux-Choux.

Mitoufflet.—Empailler le défunt ! Mais je proteste au nom de l'humanité !

Tamerlan !—Au nom de l'humanité, vous protestez contre l'empaillage d'un singe ?

Mitoufflet.—D'un singe ?

Tamerlan.—C'est un singe dont nous avez fait l'oraison funèbre !

Mitoufflet.—Mais c'est une abominable mystification !
Tamerlan.—On ne vous avait pas prié de vous joindre à notre mascarade !

Mitoufflet.—Enterrer un singe comme un homme !

Tamerlan.—Vous voulez dire comme une bête !

Mitoufflet.—C'est un attentat contre.....

Tamerlan. | interrompant | Contre l'irréligion !

Mitoufflet.—C'est un outrage aux croyances.....

Tamerlan.—Aux croyances de ceux qui n'en ont pas.

Mitoufflet.—C'est une indigne profanation des cérémonies.

Tamerlan.—Des cérémonies les plus profanes.

Mitoufflet.—Une insulte à l'idéal laïque ! Je me retire indigné après cette odieuse parodie de nos rites civils ; il ne vous resterait plus, pour combler la mesure, que de conférer à vos chiens les caractères sacrés de la franc-maçonnerie.

Tamerlan.—On y viendra. Nicaise, cours chez moi ; ramène mon chien Médor ; apporte en même temps mon tablier.

Nicaise.—Votre tablier ? Votre serviette, vous voulez dire ?

Tamerlan.—Non, mon tablier de franc-maçon. J'ai été dans cette boutique-là, il n'y a pas encore bien longtemps ; mon tablier doit être dans le quatrième tiroir de mon bureau de toilette. Apporte vite, que nous procédions séance tenante, à l'initiation de Médor.

Nicaise.—Mais est-ce qu'il ne faut pas aussi un poignard ?

Tamerlan.—Oui, je n'en ai pas. Apporte un rasoir pour en tenir lieu.

Nicaise.—Pas de savon ?

Tamerlan.—Non ; mais j'oubliais le squelette ? Il faut un squelette.

Nicaise.—Deux os de gigot ne pourraient-ils pas faire ? Nous en trouverons facilement à la cuisine de M. le capitaine.

Tamerlan.—Va pour deux os de gigot. Cours et ne bavarde pas. Il ne faut pas faire languir l'assistance et surtout M. Mitoufflet. " Nicaise sort, Tamerlan à Mitoufflet qui s'en va. " Monsieur Mitoufflet, je vous invite cordialement à assister à la cérémonie : ce sera magnifique et grandiose !

Mitoufflet.—Au diable ! | Il sort. |

Scène II

Tamerlan, Nicaise, les assistants et le chien.

Nicaise | entrant |. Voilà. Mais qui répondra pour le chien ?

Tamerlan.—Pourquoi pas toi ?

Nicaise.—Très-bien.

Tamerlan | Il bande les yeux à Médor |.—Médor, que demandez-vous ?

Nicaise | répondant pour le chien |. Le tablier et la truette.

Tamerlan.—Dans quelle loge désirez-vous être admis à nos rites ?

Nicaise.—Dans ma niche.

Tamerlan.—Quel nom désirez-vous adopter ?

Nicaise.—Je m'appelais Médor de mon nom profane ; aujourd'hui je demande à être appelé Castor.

Tamerlan.—Pourquoi ?

Nicaise.—Parce que les castors sont franc-maçons de père en fils.

Tamerlan.—Quelles sont vos croyances ?

Nicaise.—Je n'en ai pas.

Tamerlan.—Que pensez-vous de l'origine des choses ?

Nicaise.—Rien.

Tamerlan.—Comment voulez-vous vivre ?

Nicaise.—En chien.

Tamerlan.—Comment voulez-vous mourir ?

Nicaise.—Comme un chien.

Tamerlan.—Comment voulez-vous être enterré ?

Nicaise.—Comme un chien !

Tamerlan.—Jurez-vous de toujours rester libre-penseur ?

Nicaise.—Je le jure.

Tamerlan.—Sur quoi ?

Nicaise.—Sur ces deux os de gigots.

Tamerlan.—Recevez donc ce tablier, et sachez que, si vous révélez jamais nos secrets, vous aurez la tête tranchée, la langue arrachée, le corps coupé en morceaux et jeté à la mer pour être éternellement ballotté par le flux et reflux. Faites votre testament.

Nicaise.—Je lègue à mes fils l'espoir d'être singes et à mes petits l'espoir d'être hommes ! (Applaudissements des assistants.)

La toile tombe

FIN.

L'AUMONE

—Il faut en finir, s'écria le gros Alcide Campanan. Voilà six mois que vous me faites jouer ici un rôle ridicule et stupide. Sous le prétexte que vous êtes une jolie fille et que j'ai eu la sottise de m'en apercevoir, vous abusez de la situation, parole d'honneur ! Voyons, qu'attendez-vous de moi ? Quelle condition dernière mettez-vous à votre consentement ? Tout ce qu'une femme, et une femme coquette et fantasque peut désirer, je vous l'ai offert, prêt à vous le donner sur un signe. Vous avez constamment refusé, c'est vrai ; mais c'est justement l'obstination de ce refus qui me déconcerte. Pourquoi n'avez-vous pas accepté ? Pourquoi suis-je sûr, en vous suppliant une dernière fois, que vous n'accepterez pas encore ? Que diable, ma chère Louise, si vous n'étiez pas aussi franchement ce que vous êtes, si vous ne vous affichiez pas dans tout Paris, au théâtre, au bois, au cabarets en vogue avec le tas de godelureaux que vous traînez après vos jupes, si tout le monde ne savait pas que vous êtes une fille d'humeur facile, leste en propos et plus leste encore en action, si vous n'étiez pas comme vous n'ignorez pas que vous l'êtes—cotée en chiffres apparents sur le turf de la galanterie, je pourrais supposer que vous voulez m'en faire accroire, jouer au plus fin avec moi, et me faire payer en une autre monnaie le triomphe de vos vertueuses résistances ! Mais non, vous ne dissimulez rien, si ce n'est l'étrange sentiment qui vous dicte votre conduite envers moi. Vous semblez tenir avec vous-même je ne sais quelle secrète gageure, dont je suis la victime, et vous être dit : " Je serai à tout le monde, excepté à celui-là ! "

" C'est exaspérant, à la fin ! Vous faites de moi la risée de Paris qui, jaloux de mes millions, se rattrappe en riant tout son soûl de me voir jouer auprès de vous, à mon âge et avec ma fortune, ce personnage grotesque d'amoureux transi. J'en ai assez. Je me révolte, et je suis venu aujourd'hui vous dire que cela ne pouvait pas durer plus longtemps !... D'abord, je sens que j'y perdrai la tête, à ce métier. C'est que je vous aime pour de bon, Louise, le croiriez-vous ? Eh non, parbleu, vous ne le croyez pas ! Sans cela, vous ne prolongeriez pas aussi cruellement ma torture ; car vous n'avez pas l'âme méchante, au fond, j'en suis certain... Eh bien, je veux vous parler franchement, essayer de vous toucher, de vous convaincre. Oui, je vous aime, absurdement, niaisement, comme un fou ! Tout le reste m'est indifférent. Tout le reste, c'est-à-dire mon argent qui m'est inutile puisque vous le refusez, et les autres femmes, que je ne regarde seulement pas, et les affaires, qui ne m'intéressent plus. Je ne suis plus bon à rien qu'à me répéter que je vous aime, que je vous désire, que je vous veux, qu'en dehors de votre ombre, je n'existe pas !... "

" Quand je pense qu'il vous suffirait d'un mot pour me rendre le plus heureux des hommes, et que ce mot, vous le prodiguez à cent autres plutôt que de me l'adresser, et que cela est ainsi sans que je sache pourquoi, sans que j'aie au moins une raison à laquelle je puisse m'en prendre, un obstacle que je puisse tâcher de surmonter, il me passe par la cervelle des tentations furieuses de finir avec ce supplice que chaque jour rend plus insupportable ! "

Comment ? je ne sais. Je n'ose même pas me le demander avec trop d'insistance de peur d'entendre ma passion me faire une de ces réponses dont je voudrais être sûr de rire, et dont je sens que je tremblerais. Aussi, je suis venu vers vous plein d'une douce et douloureuse angoisse, Louise ! Tout à l'heure j'essayais de parler fort et de menacer. Maintenant je ne puis plus que m'humilier, et que muemurer à vos pieds une prière. Voyons, Louise, serez-vous impitoyable au mendiant d'amour, qui vous demande l'aumône, à deux genoux ?"

* * *

Louise, renversée dans un fauteuil où depuis une demi-heure elle polissait non chalamment ses ongles roses, leva les yeux et regarda le gros homme, grisonnant et congestionné, qui se trainait piteusement devant elle sur le tapis. Un sourire leva légèrement le coin de sa lèvre finement railleuse.

— Je ne vous savais pas tant d'éloquence, dit-elle enfin, M. Camparan. En vérité, vous venez de parler comme on parle au théâtre ou dans les livres, et en fermant les yeux j'aurais pu me croire au Gymnase ! Mais vous avez terminé par un mot malheureux. Oui, tout à la fin, quand vous avez parlé d'aumône. Vous ne comprenez sans doute pas pourquoi ce mot-là est plus malheureux qu'un autre ? Laissez-moi donc vous raconter une petite histoire. Vous comprendrez après.

« Qui je suis, d'où je viens, vous ne vous en doutez nullement, n'est-ce pas, M. Camparan ? et cela vous est d'ailleurs bien égal, comme à tous les autres ! Je suis belle fille, comme vous disiez tout à l'heure, et je vous plais. C'est tout ce que vous savez, et vous n'en demandez pas d'avantage—sur ce chapitre-là du moins. —C'est justement un extrait de ce chapitre indifférent que je m'en vais vous dire.

« Je suis née à Paris quelque part dans un faubourg. Mon père était curvier ; n'a mère aussi travaillait, s'usant les yeux à broder, du linge pour les gens riches. Un jour mon père mourut. J'avais dix ans. Ce fut pour ma mère et pour moi, la misère noire. Au bout de trois mois de lutte, après le dernier drap porté au Mont-de-Piété, on nous jeta à la porte du taudis où nous logions sous les toits, parce que nous n'avions pas un sou pour payer nos termes. La société, cette chose dont j'entends quelquefois parler dans mon boudoir par des gens graves, entre deux bouffées de havane, est ainsi faite que, dans une grande ville telle que Paris, une femme seule, sans autres ressources que son travail, ne peut vivre. En moins d'un an ma mère mourut de misère.

« Voici comment : Un soir d'hiver sans feu ni lieu depuis quelques jours, nous étions dans la rue, sous les rafales d'un vent glacé. Depuis combien de temps ma mère n'avait-elle pas mangé ? Je ne sais. Elle se cachait de moi pour souffrir. Le matin elle n'avait donné son dernier morceau de pain. Nous ations dans une grande avenue, bordée de belles maisons, presque désertes. Un rare passant à de longs intervalles. Timidement, le corps grelotant sous sa robe mince ma mère tendait la main. Rien n'y tombait. Collée à sa jupe pour me réchauffer et la réchauffer aussi un peu, je la sentais par instants défaillir sur ses jambes. Elle se redressait par un effort de plus en plus pénible, c'était la fin, et que si personne ne nous secourait sur l'heure quelque chose d'atroce allait se passer.

« En ce moment un homme passa devant nous, enveloppé dans un manteau de fourrures. Il nous vit et pressa le pas, sourd au murmure suppliant de la pauvresse. Une révolte me secoua tout entière. Je m'échappai et courrus après lui. — Monsieur, lui dis-je mon bon monsieur, faites-nous la charité, s'il vous plaît ! — Je n'ai pas de monnaie répliqua-t-il d'un ton bourru, en se retournant comme un dogue. — Pas de monnaie ! pensai-je en moi-même, si celui-là n'a pas de monnaie, qui donc en a ! Et je m'accrochai au beau pardessus doublé de chaud duvet, désespérée, repétant ma plainte. — Monsieur, rien qu'un petit sou, je vous en supplie... Ma mère se meurt de faim ! — L'homme s'était arrêté devant une porte à perron, levant la main vers la sonnette. Il me saisit le bras

de sa grosse main et le sacoua, furieux. — H ! mais tu m'embêtes toi, petite geuse, avec ta fainéante de mère ! Puisque je te dis que je n'ai pas de monnaie ! ! Un bec de gaz qui était à l'entrée éclairant son visage en plein. Il était horrible, non de laideur, mais de féroce égoïsme gros et rouge, un énorme cigare aux dents. La porte s'était ouverte. Il s'engouffra dans la maison pleine de joyeuse lumière et de bonne chaleur.

« Rostée seule sur le seuil, je revins vers ma mère. Je la trouvai au pied du mur, étendue tout son long sur le pavé. Je l'appelai, lui soulevai la main, elle ne me répondit pas. Alors pris d'une terreur folle, je courus à un poste de police, dont la lanterne rouge flambait à quelque distance. Deux agents revinrent avec moi, prirent ma mère par les épaules et par les jambes, et la rapportèrent au poste où on l'étala sur un matelas. Elle mourut là, sans avoir repris connaissance. Le lendemain on l'enterra.

* * *

« Ce que je devins après, toute seule, je ne vous le raconterai pas en détail. Je grandis comme je pus, nourrie par le hasard ; puis j'entrai en apprentissage chez une blanchisseuse. Je devenais jolie, malgré la misère. J'eus le sort qui m'attendait. Les bonnes amies ne me manquèrent pas pour me conseiller. J'appris à me vendre. Depuis, je n'ai pas changé de métier. Seulement, je me vends plus cher, voilà tout.

« Tout cela ne vous dit pas comment mon histoire vous intéresse, vous personnellement. C'est que j'ai négligé de vous dire une chose. Le jour où ma mère fut enterrée dans un coin du cimetière quelque part, je revins voir l'endroit où elle était tombée. Puis ayant reconnu la maison où était entré l'homme qui m'avait refusé l'aumône, j'allai me poster sous la porte voisine, épiant sa rentrée ou sa sortie, prise d'un besoin rageur de le revoir, de savoir qui il était, cet homme que les sanglots de ma voix n'avaient point ému et qui avait laissé ma mère mourir de faim, à dix pas de son seuil. Je le revis, en effet, en voiture, cette fois. C'était bien là qu'il demeurait. Et je m'enquis de son nom auprès d'un boutiquier voisin, prétextant je ne sais quoi, une commission dont j'étais chargée. Or, ce nom M. Camparan, c'était le votre.

« Comprenez-vous maintenant !

« Comprenez-vous que, pendant dix ans, je me le sois rappelé, ce nom, pour le haïr et le maudire, et que, le jour où, quelqu'un l'a prononcé devant moi, pour me dire le désir que vous aviez de me connaître, de m'être présenté, je me suis dit : C'est bon. Je tiens ma vengeance ! Car je me connais, je sais mon pouvoir, et que je puis à mon gré faire ramper les hommes à comme avec la cravache d'une dompteuse, et pousser devant moi le vil troupeau de leurs désirs comme avec la baguette d'une Circé. Vous voyez que mon expérience, terrible précoce, ma tout donné, même un teinte de littérature.

« Aujourd'hui ce que j'ai prévu est arrivé. Après dix ans nous nous retrouvons face à face ; vous devenu plus riche encore que vous ne l'étiez. Jadis, gravée de tout l'argent que vous avez volé aux quatre coins de la Bourse comme aux quatre coins d'un bois, puissant, redouté, arrogant : moi mûrie en quelques années, de corps et d'esprit, comme ses fruits que des jardiniers, payés à prix d'or font pousser, en quelques semaines dans vos serres, ayant déchiffré le mot de la vie, sachant ce que vous valez et ce que je vaudrais. Pour moi, vous êtes l'incarnation parfaite, absolue, de ce formidable égoïsme, qui est la loi cynique de votre monde, sacrifiant tout, choses et êtres, à la satisfaction de ses appétits. Vos appétits ? C'est votre faiblesse autant que votre force. Et la preuve, c'est que vous voilà devant moi, suppliant, les lèvres trébuchantes de désir, ayant faim de moi comme jadis ma mère avait faim de pain...

« Vous souffrez, me dites-vous ? Je vous crois. Vous êtes malheureux au point que, sans moi, la vie vous devient insupportable ? C'est à merveille ! Vous vous tuerez peut-être un de ces jours, dans un moment de désespoir ? Ce sera parfait. Notez bien ceci, gueux de millionnaire que vous êtes, c'est que je jouis de votre agonie comme d'une légitime revanche, et que j'éprouve une joie féroce à vous dire à mon tour. — Passez votre chemin, mendiant, je n'ai pas de monnaie !"

LOUIS BELAIR, éditeur.

